

## Se défaire de ses illusions, se laisser posséder par un dieu

Daniel Weiss

En 2012 le Cercle freudien avait tenu ici même un colloque intitulé « Par surcroît – Symptôme, vérité, guérison ». Beaucoup d’entre vous ce souviennent de cet événement. Olivier Grignon avait choisi ce thème auquel, je crois, il tenait beaucoup. Il s’agissait d’inviter les psychanalystes à se réapproprier le signifiant « guérison », à le revendiquer, à ne pas l’abandonner aux « pysys » ou aux médecins (si tant est que ces derniers en fassent encore usage).

Nous voudrions aujourd’hui reprendre certaines des questions ouvertes en 2012 en mettant à l’épreuve une hypothèse quant à cette guérison sur laquelle nous entendons ne pas céder. Désillusion : serait-ce là un nom de la guérison que propose la psychanalyse ? Un nom permettant de rendre compte tout à la fois des effets singuliers de l’expérience et de l’incidence dans la culture de la découverte freudienne ? La question, on l’entend, est simple - trop sans doute. La réponse, on le devine, l’est peut-être un peu moins.

Pour ouvrir cette perspective on peut déjà prendre appui sur quelques affirmations puisées chez Freud et chez Lacan. À commencer par celle-ci que je vous propose comme une sorte d’exergue pour ce colloque :

« J’ai véritablement utilisé une grande part du travail de ma vie... à détruire mes propres illusions et celles de l’humanité ».

Vous connaissez cet extrait souvent cité de la lettre adressée par Freud à Romain Rolland en 1923, à un moment où il se préoccupe sans doute déjà beaucoup de *L’avenir...*, je veux dire de *L’avenir d’une illusion* qu’il publiera en 1927. Cette confiance se lit comme une revendication d’appartenance au mouvement des lumières, une manière de marcher sur les traces de Galilée et de Darwin en se soumettant résolument à la Weltanschauung de la science. Mais je crois qu’on aurait tort de se limiter à une telle lecture. Freud ne se contente pas ici de faire allégeance à la science. Ce qu’il avance ne concerne pas seulement la psychanalyse en extension, discipline construisant un nouveau savoir porteur de scandale parce qu’il remet en cause des croyances chères à l’humanité. Cela dit aussi quelque chose du travail de chaque analyse, de la manière dont l’expérience agit singulièrement pour chacun de ceux qui consentent à s’y risquer. Détruire les illusions de l’humanité, certainement, les siennes propres assurément, mais aussi, et peut-être surtout, celles de chaque analysant, un par un.

Cette affirmation est explicitement porteuse d'implications d'ordre épistémologique, mais elle engage aussi toute une série de conséquences cliniques. Ajoutons qu'elle pourrait également définir une éthique. Affirmerions-nous, à la suite de ce qu'avance Freud dans sa lettre, que notre acte est soutenu par une éthique de la désillusion ? Ce point de vue vaudrait d'être mis à l'épreuve, même s'il n'est pas sûr que nous puissions, et que nous devons, le revendiquer. Quoi qu'il en soit la question concerne ces trois registres : épistémologique, éthique et clinique. Elle implique aussi, on ne s'en étonnera pas, une dimension proprement politique.

Freud dit « détruire ». C'est l'ambition qu'il s'assigne et à la psychanalyse avec lui. Lacan lui, dit « guérir », comme le rappelle le petit extrait du Séminaire de 1960, sur lequel nous avons pris appui et que nous avons placé en tête de l'argument de ce colloque : « Guérir le sujet des illusions qui le retiennent sur la voie de son désir ». Il y a lieu, comme toujours quand on lit Lacan, tout comme Freud d'ailleurs, de ne pas oublier l'adresse qui est la sienne. En 1960 c'est devant un public qui compte une majorité de psychiatres, mais aussi un certain nombre de religieux, que Lacan tient son séminaire. Conjoindre un signifiant prévalent en médecine, à une notion associée depuis Freud à l'analyse de la religion, vise à désigner à ses auditeurs ce dont la psychanalyse se démarque, absolument. Cela permet de préciser une perspective propre à l'expérience, dégagée de la visée du Bien, irréductible au principe du plaisir, et qui privilégie le désir.

Pour ce que j'en sais Lacan ne parlera pourtant que peu des illusions, explicitement du moins. Ce signifiant ne fait pas partie de son vocabulaire conceptuel. Pourtant plusieurs de ses formulations à propos des fins et de la fin de l'analyse peuvent se lire à la lumière de cette notion. Le dépassement des leurre de l'imaginaire spéculaire, la traversée du plan des identifications, ou celle du fantasme, sans parler de la destitution subjective censée se produire en fin de parcours : autant de manières de considérer les conséquences de l'acte analytique comme chute, dissipation, et pourquoi pas, guérison des illusions.

Freud dit « détruire ». Lacan dit « guérir ». Il nous a semblé pertinent d'avancer que, dans l'analyse, les illusions se lèvent. C'est là se montrer plus modestes, mais aussi peut-être plus proches de la pratique, ne serait-ce qu'en raison de l'équivoque qui ici se fait entendre. Celle-ci vient à point nommé pour souligner cette sorte de paradoxe qui se s'impose et insiste quand il est question des illusions dans la cure.

Remarquons déjà que lorsque Lacan évoque leur guérison, toutes ne sont pas visées, seules celles « qui retiennent le sujet sur la voie de son désir ». Sur cette voie, il n'est pas assuré qu'il soit possible de s'en passer totalement. Certaines pourraient peut-être même s'avérer tout à fait indispensables. Comment ne pas évoquer ici Winnicott et le retournement qu'il opère par rapport à Freud, faisant de l'illusion une nécessité dans un processus de subjectivation lié à la création de l'objet ? L'accent qu'il met dans son recueil *Jeu et réalité* par exemple, en souligne la dimen-

sion fondatrice, du moins dans l'acception particulière qu'il donne à ce terme. Je vous renvoie parmi d'autres à son article « La localisation de l'expérience culturelle ».

Envisager ainsi la nécessité subjective de l'illusion, souligne le paradoxe que j'évoquais. Ce paradoxe va s'actualiser dans la cure. Sans doute s'agit-il pour l'analysant de se déprendre, grâce à la psychanalyse, de ce qui le « retient sur la voie de son désir ». Mais cela ne se fait pas sans condition. Il faut, pour que ce soit possible, qu'il consente à se laisser prendre à une illusion créée de toute pièce par l'expérience elle-même, et qui lui donne toute sa portée. Il a, en d'autres termes, à se faire sujet du transfert. Pas de séparation d'avec toutes les illusions qui nous encombrant, sans aliénation à celle qui conditionne l'expérience, celle sans laquelle le procès de l'analyse ne pourrait se déployer. Il s'agit de s'y laisser prendre... pour pouvoir s'en déprendre.

Difficile de contester que le transfert relève de l'illusion. Ce, au sens strictement et précisément freudien du terme, entendons au sens religieux. Dans la cure il s'institue grâce à la mise en jeu du mirage de la vérité. Celui-ci initie et oriente le mouvement de la parole. Cette convocation de la vérité suffirait déjà à elle-seule à laisser soupçonner qu'il y a là comme un air religieux. Si à cela on ajoute - mais c'est une autre façon de dire la même chose - qu'avec le transfert il s'agit de donner consistance à l'Autre, ou plutôt de lui donner encore plus de consistance, on est contraint de reconnaître que le lien qui se noue dans l'expérience relève au plus près de ce que Freud décrit dans *L'avenir...*

L'essai de Freud de 1927 vise à appliquer la rationalité psychanalytique aux discours religieux, pour essayer d'en éclairer les ressorts. On le considère habituellement comme une excursion hors des voies de la pratique. Mais on peut aussi prendre le risque de le lire comme un texte clinique ; plus précisément un texte portant sur le transfert, à intégrer si on veut au recueil publié en français sous le titre *La technique psychanalytique*.

Au début de la sixième partie de *L'Avenir...* Freud explicite le mécanisme subjectif de l'adhésion religieuse : « l'accomplissement des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus urgents... [lié] au désarroi chez l'enfant qui a suscité le désir de protection - protection par l'amour qu'a comblé le père... ». Ces formulations pourraient sans changer un seul mot s'appliquer au transfert tel qu'il se déploie dans la cure. La consistance que celui-ci donne à l'Autre passe par la mise en jeu du sens, de l'amour et du père, cela même sur quoi reposent les discours religieux tels que Freud en démonte les articulations dans son essai. Je le répète, j'y insiste, c'est par une illusion analogue à celles dont procèdent les religions que le transfert dans l'analyse nous fait passer. Il nous y fait passer, en principe c'est pour nous permettre d'en sortir. En principe.... Cette sortie marquerait la déchéance de la croyance qui orientait l'expérience, une déflation du ternaire « père, sens, vérité »

que j'évoquais. Je ne peux que vous renvoyer ici à tout ce que Lacan articule à ce sujet, disons entre 1960 et 1967, entre le séminaire *Le transfert* et la *Proposition d'Octobre 1967*. Cette dernière pourrait d'ailleurs être considérée comme une réécriture de l'essai clinique qu'est *L'avenir d'une illusion*. La sortie de l'analyse, avec les changements qu'elle implique quant au transfert, y est articulée à la possibilité d'un certain athéisme celui qui permet de se passer du Sujet-supposé-savoir, du « dieu des philosophes » de Pascal ; de s'en passer ou d'en faire un autre usage que de croyance. En espérant que l'accès à cette sorte d'athéisme soit effectivement possible. S'agit-il dans cet espoir d'une illusion, encore une ? Je laisse la question ouverte.

Sans doute faudrait-il encore préciser que cet athéisme de la psychanalyse en intention n'est pas - ou pas seulement, ou pas tellement - une affaire d'opinion. Il ne recouvre pas, ou pas tout à fait, nos options, adhésions, convictions, qu'elles soient idéologiques, philosophiques ou confessionnelles. Cet athéisme attendu de la psychanalyse équivaut à la capacité pour l'analysant d'affronter et de soutenir ce qui se nomme « détresse » dans *L'avenir...*, ou si on préfère « destitution subjective » dans la traduction lacanienne qu'est *La proposition d'Octobre*. On l'entend, cette question est celle-là même du destin du transfert dans la cure, du devenir de l'illusion qu'il entretient et de sa fin possible, (question distincte de celle de la fin de l'analyse, mais articulée à elle).

Voilà en tout cas qui peut déjà donner un certain relief à l'équivoque que nous avons choisie : « quand les illusions se lèvent ». Elles peuvent être levées mais dans l'analyse c'est au prix de la mise en jeu d'une nécessaire illusion au cœur du transfert. Quant à savoir si celle-là peut être levée.... Disons que cette levée, à traduire ici par « aufhebung », est peut-être de même nature que celle qui affecte le refoulement. La clinique nous apprend que lever le refoulement ne signifie pas nécessairement en avoir terminé avec lui. Si levée il y a, il n'est pas sûr que ce soit sans possible retombée.

Lacan nous propose des concepts et des formulations suggérant une dissolution sans retour de l'illusion transférentielle, dissolution qui serait en quelque sorte la condition de l'effacement de toutes les autres illusions religieuses, la condition de l'athéisme de l'analyse. Le pas de Lacan par rapport à Freud, ce pas qui consiste à « se passer du Nom-du-Père » pour reprendre la formule consacrée – c'est le cas de le dire ici -, invite à une certaine radicalité. Il mène à considérer le caractère irréversible de l'acte analytique, allant dans le sens d'un franchissement définitif. Là comme ailleurs, le contexte ainsi que l'adresse de son discours étaient peut-être pour quelque chose dans cette radicalité.

Est-on effectivement assuré que les illusions que l'analyse parvient à lever ne risquent pas de retomber, entendons de nous retomber dessus ? Si la psychanalyse nous en guérit, du moins de certaines d'entre elles, qu'en est-il des risques de re-

chute ? Posons la question de manière plus tranchée : est-on assuré que le penchant religieux que cultive le transfert, soit suffisamment réduit à la fin de l'expérience ? Ne sommes-nous pas, dans l'analyse, exposés - particulièrement exposés - aux effets d'un retour, quelque forme qu'il prenne ? « Tout progrès n'est jamais qu'à demi aussi grand qu'il n'y paraît d'abord » disait Nestroy, un auteur que Freud aimait à citer. Il est certes fondamental de repérer de quelle manière l'analyse permet de se déprendre de toutes sortes de leurres, comment elle permet de se défaire de toutes sortes de croyances. Il peut être aussi extrêmement intéressant de saisir comment ces leurres, ces croyances nous reviennent, comment se manifeste, subrepticement ou pas, l'attachement qui reste le nôtre à nos anciennes idoles. *Grande est la Diane des éphésiens* disait Freud.

Les exemples de persistance parmi nous de l'illusion religieuse quelle qu'en soit la forme, malgré l'analyse, et dans l'analyse ne manquent pas. Inutile d'insister complaisamment sur ce point. Il est plus intéressant, entre finitude et infinitude, de reprendre le débat quant aux conséquences, irréversibles ou pas de l'acte analytique : performance qui s'accomplit sans retour possible ou processus qui peut s'arrêter, mais toujours se reprendre ? Les avancées de Lacan, qui se démarque ici de Freud, incitent à opter pour une conception performative, allant dans le sens de la finitude. Mais si on n'y prend garde, cette conception rigoureuse risque d'entretenir la croyance en une « psychanalyse pure », le fantasme qu'une analyse débarrassée de toute illusion serait possible, sinon souhaitable. Je n'insiste pas sur le côté illusoirement religieux d'une telle croyance. Il suffit d'ailleurs de lire Lacan en portant attention à ses formulations pour écarter ce genre de leurre. Il le dit de plus d'une façon : on ne s'installe pas dans le discours de l'analyste, tout au plus peut-on y passer. Quant à s'y croire arrivé, vous repasserez !

Nous prétendons à une levée des illusions. Peut-être serait-il plus conforme à l'expérience clinique concrète d'essayer de repérer et de distinguer celles que l'analyse dissipe, et celles qu'elle laisse inentamées. Entre celles auxquelles nous tenons et celles qui nous tiennent, sans parler de celles qui nous reviennent (les analystes ont bien sûr à entendre cette dernière formulation de plus d'une façon), il faudrait pouvoir apprécier comment l'expérience opère, singulièrement à chaque fois. Non sans préciser qu'il y va aussi du jugement de l'analyste, autrement dit des illusions qu'il doit savoir respecter chez l'analysant. C'est la question du tact, autrement dit de ce à quoi il faut savoir ne pas toucher. On le perçoit, tout cela renvoie à toute une série de problèmes d'ordre clinique qui concernent l'engagement de l'analyste dans la cure. Dès lors s'il s'agit de guérir, concluons que c'est sans doute des illusions qui nous retiennent... Quant à celles qui nous tiennent, peut-être faut-il déjà essayer d'en savoir quelque chose, afin de les tenir, et y tenir, pour ce qu'elles sont : ce dont notre désir ne saurait se passer.

Quoi qu'il en soit, il me paraît nécessaire de souligner que la levée des illusions telle qu'elle se produit dans l'expérience ne laisse pas l'analysant en plan (pour reprendre

ici l'expression de Schreber). Contrairement à ce qu'une approche simplificatrice pourrait laisser entendre, elle n'engendre ni désespoir mélancolique ni désenchantement cynique. Il y aurait plutôt à se demander à quels impossibles renoncements renvoient le désespoir ou le désenchantement. Si on en croit Lacan, poussée jusqu'à ses fins ultimes, l'analyse mènerait à l'enthousiasme : « S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance ». (*Note italienne – Autres écrits* p. 309). On pourrait bien sûr ici discuter une fois de plus ce que suppose cette affirmation : la fin pensée comme passage à l'analyste. On pourrait considérer qu'un tel passage va dans le sens de l'infinitude plutôt que du côté de la sortie. Mais le point à souligner ici est autre : la désillusion proposée par la psychanalyse est loin d'être une désespérance, elle va tout au contraire dans le sens de ce qui est nommé ici « enthousiasme ».

Une analyse permet donc d'explicitier, qui sait de réduire, et pourquoi pas détruire des illusions chez ceux qui se prêtent, se donnent, ou s'adonnent à l'expérience. Mais ce travail passe, nécessairement, par la mise en évidence des illusions collectives, et pas seulement religieuses, du moins au sens étroit du terme. Pas de psychanalyse sans prise en compte de son envers. C'est la démarche de Freud partant de sa pratique pour écrire *L'avenir d'une illusion le Malaise dans la civilisation*, ou le *Moïse...* C'est aussi celle de Lacan proposant une écriture restreinte des différents liens sociaux. La pratique de la psychanalyse ne s'envisage pas sans la prise en compte des discours dont elle se démarque. Et la question de l'illusion permet de donner une certaine lecture de ces discours. À commencer par celui qui aujourd'hui semble avoir remplacé le discours du Maître : le discours capitaliste.

L'articulation du discours capitaliste au discours du Maître vaut d'être envisagée et travaillée. Variante, version, rupture instaurant un lien social radicalement distinct et peut-être même opposé ? La question, très débattue, a tout son intérêt, et elle sera peut-être reprise lors de ce colloque.

Il me semble déjà de la plus grande utilité d'essayer de repérer les illusions que fait jouer le discours capitaliste tel qu'il s'exerce aujourd'hui. Sans doute y reviendrons nous en détail. Cette question touche au plus près notre pratique quotidienne puisque ces illusions multiples engendrées par le discours capitaliste, habitent les propos des analysants et structurent bien souvent leurs rapports à leurs semblables. Il faut les envisager dans leur diversité en prenant à chaque fois en compte la forme particulière qu'elles prennent. Mais derrière cette pluralité nous avons peut-être aussi à repérer une structure commune. On considérera qu'en l'occurrence, le point fondamental, c'est l'illusion de l'évasion, si l'on veut bien me pardonner ce petit jeu allitératif. Ce qu'évade le discours capitaliste, c'est, si on en croit Lacan, la dimension de la castration, celle-là même qui fait le cœur de l'expérience analytique. Je vous renvoie à ce sujet à cet extrait des entretiens de Sainte-Anne, intitulés *Le savoir du psychanalyste*, datant du 6 Janvier 1972.

« Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci : la Verwerfung, le rejet. Le rejet en dehors de tous les champs du symbolique avec ce que j'ai déjà dit que ça a comme conséquence. Le rejet de quoi ? De la castration. »

On entend le caractère radical de ce rejet. Et pour faire bonne mesure Lacan ajoute dans la foulée :

« Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. Vous voyez ça, hein, c'est un rien ! »

Lacan nous propose, vous le savez, une écriture qui formalise l'éclusion au cœur du discours capitaliste : l'effacement de la barrière, qui séparait, dans le discours du Maître, la place du plus-de-jouir de celle de la vérité. Je n'insiste pas sur ce point connu des lecteurs de Lacan, mais il me paraît utile de souligner que cet effacement engendre une rupture de la relation de parole porteuse du lien social. Elle engendre également une indistinction des places, une confusion entre la place du commandement et celle du produit. Au point que dans ce discours ce sont tout autant, sinon plus, les produits, les objets qui, en fin de compte exercent le commandement. Je vous renvoie à la façon dont dans *Radiophonie*, et dans *La troisième* on trouve mention de l'exploitation qu'exercent les produits sur les producteurs, entendons les producteurs-consommateurs-prolétaires que nous sommes. Cette exploitation passe par le déchaînement de l'impératif de jouissance exercé par les objets. On ne peut que souligner ici combien cet impératif opère par la voie de l'illusion. Dit autrement, aujourd'hui la voix du Surmoi, avec son injonction à la jouissance, c'est la publicité avec tout ce qu'elle nous fait miroiter. Les psychanalystes pourront toujours regretter qu'elle détourne et pervertisse à son service un certain nombre des découvertes de Freud. Et ils pourront déplorer que l'un des plus éminents experts dans ce domaine, véritable pionnier de la publicité moderne, ne soit autre qu'Edward Bernays, le neveu de Freud. Ce personnage s'est consciencieusement employé aux États Unis dans les années 30 à dévoyer la découverte de son oncle, ainsi que nous l'apprend René Major dans son dernier ouvrage.

On pourrait ici procéder à une énumération, sans doute très longue, des multiples façons, plus illusoire les unes que les autres, dont s'actualise pour nous l'éclusion inhérente au Discours capitaliste, ainsi que les échos qui nous en reviennent dans notre pratique. Le techno-scientisme gestionnaire ce rejeton de ce que Lacan appelle « la copulation du discours du capitaliste avec la science » est, de ce point de vue particulièrement prolifique. Vous connaissez les signifiants-maîtres qu'il fait jouer : transparence, identité du sujet à lui-même, communication sans reste ni malentendu etc... La liste est longue. De nombreux travaux y ont été consacrés. Autant d'illusions qui ne se donnent pas comme telles puisqu'elles prennent le masque

de l'évidence indiscutable. Et nous avons bien sûr, conformément à ce que préconisait Lacan, à éviter l'évidence.

On pourrait également s'attarder sur la façon dont ce techno-scientisme s'y prend pour tromper notre désir, pour le tromper en le prévenant. L'emballement du circuit accéléré de la consommation consommation (cf. la conférence de Milan) met en jeu toutes sortes de leurres qui saturent et suturent notre désir en prétendant le satisfaire.

Mais la science, ou plutôt en l'espèce la techno-science, ne se contente pas de produire toutes sortes d'images et d'objets propres à nous combler avant que de tomber aussitôt en désuétude et d'être dans le même mouvement remplacés en une circularité sans fin. Elle s'y entend aussi pour faire jouer toutes sortes croyances à commencer bien sûr par tout ce qui du côté de la médecine rejoint les religions traditionnelles en entretenant l'espoir de la vie éternelle. Freud considérait que la science dissipe les illusions. Reconnaissons qu'elle les suscite aussi, même s'il faut ici distinguer le discours de la science de l'idéologie qu'il engendre.

La copulation du capitalisme avec la science, copulation dont nous sommes les témoins, sinon les enfants, produit - ces exemples l'illustrent - un effet de forclusion de la castration. Elle alimente en cela toute une série d'illusions reposant sur l'immédiateté de la jouissance. Mais, si on en croit la petite citation que je vous ai proposée tout à l'heure, elle en laisse certaines de côté : de celles qui concernent au plus près les analysants et analystes, à savoir les choses de l'amour. À quoi on pourrait ajouter tout autant les choses du désir. La forclusion de la castration en barre l'accès. Voilà comment avec le Lacan de 1972 on peut reprendre la remarque de 1960. Les illusions qui nous retiennent sur la voie de notre désir, celles dont la psychanalyse peut nous alléger, ce sont celles qui procèdent de cette élusion de la castration, aujourd'hui plus radicale que jamais avec le discours capitaliste. C'est de cela qu'il pourrait s'agir de guérir aujourd'hui : guérir des effets subjectifs du capitalisme, avec la psychanalyse, rien de moins ! Grande ambition sans doute, mais que Lacan fait plus que suggérer dans certains de ses propos. Cette guérison des illusions n'est pas sans liens avec cet enthousiasme censé survenir à l'issue d'une analyse. Plusieurs commentateurs ont malicieusement souligné ce que l'étymologie de cet enthousiasme devait à la possession par un dieu. C'est là avouons-le un paradoxe un peu étrange : parvenir à une levée des illusions, y compris à celles portées par les discours religieux, quelque forme qu'ils prennent, pour en fin de compte, se laisser posséder par un dieu. Mais après tout si ce dieu s'appelle Eros .....

\*

\*\*

Le 2 Octobre 2014